

DISTINCTION, RECREATION, IDENTITE:  
LA TRAJECTOIRE DES «ROMANS» EN FRANCE SOUS  
L'ANCIEN REGIME

Frédéric Barbier

*Les romans ont été les premiers livres de toutes les nations. Ils renferment les plus fidèles notions de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs vices et de leurs vertus. Ils sont comme autant de tableaux allégoriques qui présentent la vérité voilée ou embellie par la fiction (Bib. univ. des romans, Préf., 1775).*

PROLEGOMÈNES

Il existe aujourd'hui un genre littéraire omniprésent: pour la majorité de nos contemporains en effet, la «littérature» se confond avec le «roman», et celui-ci occupe pareillement une place essentielle dans les travaux des spécialistes que sont les historiens de la littérature. L'organisation même de nos bibliothèques et de nos librairies de détail se fonde le plus souvent sur la distinction entre les «œuvres de fiction», *alias* les romans et quelques genres annexes (comme les «essais»), et les «documentaires», pour lesquels les bibliothèques publiques adapteront la classification systématique de Dewey. Bien sûr, on organisera aussi la librairie en vue de faciliter la vente, en isolant par exemple les «beaux livres» et en les mettant en évidence, tandis qu'un rayon sera réservé aux livres pour la jeunesse. Mais c'est au roman, considéré comme le genre souverain, que sont consacrés, par exemple en France, les plus prestigieux prix littéraires traditionnellement décernés à l'automne de chaque année, à commencer par le Goncourt. Nous adopterons ici la définition la plus courante, qui considère comme un roman toute «œuvre de fiction» rédigée en prose (une «narration fictionnelle»).

Pour l'historien du livre et des bibliothèques, le genre illustre trois problématiques tout particulièrement importantes.

– D’abord, le processus de la vectorialité<sup>1</sup>: le roman n’est pas un genre immuable, il suit une trajectoire historique, et sa définition, son statut et son rôle devront donc être contextualisés<sup>2</sup>. La trajectoire du *Narrenschiff* de Sébastien Brant illustre le phénomène de manière idéaltypique à l’époque de la première modernité<sup>3</sup>.

– Or, le corpus du genre «roman» est le siège d’une mutation radicale, que nous situons, pour la France, dans les premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle. C’est alors le «grand dérangement» en matière littéraire, qui voit les textes anciens, romans de chevalerie, etc., déclassés au rang de la «Bibliothèque bleue» et remplacés par de nouveaux textes. Il reste à s’interroger sur les tenants et les aboutissants du phénomène.

– Enfin, l’histoire du roman est en partie une histoire de transferts (avec l’importation de textes venus de l’étranger), et elle devient, à terme, une histoire des processus identitaires (à travers le projet de définition d’une langue et d’une littérature «nationales»).

Sur tous ces problèmes, l’histoire du livre et des bibliothèques offre un pôle d’observation exceptionnel: les bibliothèques, privées ou publiques<sup>4</sup>, matérialisent l’espace symbolique du livre dans la société de leur temps, et on peut donc penser que le sort qu’elles réserveront aux «romans» sera d’autant plus signifiant. Notre méthode consistera à croiser les trois approches, de la lexicographie (qu’est-ce qu’un roman?), de l’histoire des contenus (les textes) et de l’histoire des supports (les livres), des pratiques et des institutions (notamment les bibliothèques).

1 Frédéric BARBIER, «Melusine und die Vektorialität des Textes: ein französischer Sonderweg?», dans *Zeichensprachen des literarischen Buchs in der frühen Neuzeit: die «Melusine» des Thüring von Ringoltingen*, dir. Ursula RAUTENBERG [et al.], Berlin, Boston, Walter De Gruyter, 2013, p. 99–117.

2 Voir Annexe 1, note sur la lexicographie.

3 Frédéric BARBIER, *Histoire d’un livre: la Nef des fous, de Sébastien Brant*, Paris, Éd. des Cendres, 2018.

4 Frédéric BARBIER, «En France: le privé et le public, ou qu’est-ce qu’une bibliothèque des Lumières?», dans *Un’Istituzione dei Lumi: la biblioteca. Teoria, gestione e pratiche biblioteconomiche nell’Europa dei Lumi* [Actes du congrès international, Parme, Biblioteca Palatina, 20–21 mai 2011], Parma, Caratteri, 2013, p. 10–28.

Nous ferons aussi appel aux idéaltypes, en essayant de définir pour chaque grande période un modèle dominant autour duquel s'organise et se déploie la problématique du roman «en bibliothèque». Cette procédure, apparentée à celle de la modélisation, en présente à la fois les avantages (elle permet de proposer une hypothèse générale d'explication) et certains inconvénients (elle ne rend évidemment pas compte de la totalité des phénomènes observés). Enfin, nous nous excusons à l'avance de faire référence, dans les pages qui suivent, à des exemples français, mais l'un des enjeux de la discussion sera aussi celui de faire émerger des éléments de comparaison avec des trajectoires que nous définirons par commodité comme «étrangères».

#### À L'ÈRE DU MANUSCRIT: LA DISTINCTION PAR LE «ROMAN»

1) La langue, la forme matérielle, le contenu: le roman et l'histoire du livre

Pour l'historien du livre, la catégorie des romans apparaît comme complexe et difficile à situer<sup>5</sup>, parce qu'elle recouvre différentes caractéristiques. Il s'agira d'abord de la langue: dans une conjoncture écrite dominée jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle par l'emploi du latin, le *roman* désigne le livre en langue vernaculaire, qui constitue une classe particulière dans la systématique des anciennes bibliothèques. Mais il s'agira aussi de la mise en livre: la tradition est celle de copier les textes en vernaculaire dans une écriture spécifique<sup>6</sup>. Il s'agira enfin du contenu: le «roman» désigne un texte de récréation, donné en langue vernaculaire, mais dont

5 Le terme de roman «n'est pas un concept théorique, (...) mais d'abord et avant tout un terme accolé à des époques diverses à des textes divers, par des auteurs, des éditeurs et des critiques divers» (Jean-Marie Schaefer).

6 En France, cette écriture est la bâtarde, laquelle se prolongera dans les typographies gothiques du XVI<sup>e</sup> siècle et sera le cas échéant réanimée par les bibliophiles du XIX<sup>e</sup> siècle. La bâtarde est inspirée de l'écriture employée pour les actes de chancellerie, lesquels sont dressés par les clercs et notaires du roi: au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, le public des livres «nouveaux», en langue vernaculaire est en grande partie constitué par ces mêmes groupes socio-professionnels qui sont les plus proches du pouvoir monarchique.

la définition varie de manière considérable du Moyen Âge à l'époque des Lumières. Dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le terme désigne «un récit en vers, contenant des aventures merveilleuses, les amours de héros imaginaires ou idéalisés»<sup>7</sup>, quand la définition moderne est donnée par le «Discours préliminaire» de la *Bibliothèque universelle des romans* (1782):

*Le mot Roman signifie aujourd'hui un ouvrage de fiction écrit en prose. Autrefois il étoit pris dans une acception différente: il signifioit la langue dans laquelle un ouvrage quelconque étoit écrit (...). Qui dit roman dit narration suivie*<sup>8</sup>.

L'hypothèse concernant la translation de la forme au contenu fera appel au bouleversement qui touche l'économie du livre dès avant l'apparition de la typographie en caractères mobiles, mais que cette dernière renforce dans des proportions révolutionnaires: la production de livres manuscrits tend à s'accroître de plus en plus à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, au sein de laquelle la production en langue vernaculaire monte tout particulièrement en puissance. Du coup, le «roman» ne peut plus se caractériser par la seule spécificité de langue, et, par glissement, le terme tend à progressivement se davantage rapporter au contenu textuel.

## 2) Émergence du livre manuscrit en vernaculaire

Les textes en langue vernaculaire sont bien évidemment rares dans les maisons religieuses et, le cas échéant, ils privilégient la piété ou encore les textes didactiques. Pourtant, dès lors que l'économie globale du livre s'ouvre et que le livre sort du seul monde des clercs pour pénétrer celui du siècle (à compter surtout du XIII<sup>e</sup> siècle), on trouve des textes en vernaculaire, dont le cas échéant quelques «romans», dans

7 *Dict. hist. de la langue française* (DHLF), en ligne.

8 *Bibliothèque universelle des romans, ouvrage périodique (...). Tome premier*, Paris, Au Bureau, 1782, p. 16 et 21. Les deux premiers volumes constituent en fait la réédition des «huit volumes in-12» publiés de juillet à décembre 1775.

9 Uwe NEDDERMEYER, *Von der Handschrift zum gedruckten Buch: Schriftlichkeit und Leseinteresse im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Quantitative und qualitative Aspekte*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998, 2 vol.

les bibliothèques d'étudiants et dans celles des collèges<sup>10</sup>, et au sein de groupes plus ou moins privilégiés de la population. Dans le royaume et dans certaines grandes principautés (à commencer par les apanages des fils de Jean II le Bon)<sup>11</sup>, c'est le temps de la rationalisation de l'État, avec les «légistes» et avec la montée en puissance des robins (formés dans les universités d'Orléans et de Bologne)<sup>12</sup>. Dans les villes aussi, les «talents» s'imposent progressivement, hommes de lois, médecins et administrateurs divers, voire négociants. Nombre de ces personnages réunissent des collections personnelles de livres, collections le plus souvent modestes, mais où la langue vernaculaire tend souvent à l'emporter: elles remplissent à la fois des fonctions de travail, de piété et de «récréation». Au demeurant la valeur moyenne d'un manuscrit en rend l'acquisition pratiquement impossible pour l'immense majorité de la population – indépendamment de la question fondamentale de l'alphabétisation.

Au niveau supérieur, ces collections deviennent plus importantes, et elles prennent une dimension «politique» certaine – ainsi des bibliothèques de Charles V et des dynasties d'Anjou, de Berry<sup>13</sup> et de Bourgogne<sup>14</sup>). Les textes y font parfois l'objet d'une mise en livre particulièrement luxueuse (on pense aux célèbriſsimes livres d'*Heures*),

10 *Histoire des bibliothèques françaises* [1]. *Les bibliothèques médiévales, du VI<sup>e</sup> siècle à 1530*, dir. André VERNET, Paris, Promodis, Éd. du Cercle de la Librairie, 1989 (ci-après *HBF*), notamment la contribution de Marie-Henriette Jullien de POMMEROL, «Livres d'étudiants et bibliothèques de collèges et d'universités», p. 93–111. [Marie-Laure SAVOYE, «Les textes en vernaculaire dans la bibliothèque du collège de Sorbonne», dans \*Les Livres des maîtres de Sorbonne\*, Paris, Pub. de la Sorbonne, 2017](#), p. 185–202.

11 Voir la généalogie sommaire en Annexe 2.

12 Un exemple emblématique est celui de la fondation à Lille, par le duc de Bourgogne Philippe le Hardy, d'une chambre des comptes aux compétences non seulement financières, mais aussi judiciaires.

13 Sur cette bibliothèque, voir *HBF*, I, p. 253–255.

14 La bibliothèque de Bourgogne a donné lieu à une littérature immense, y compris pour certaines branches secondaires de la maison fondée par Philippe le Hardy: cf. par ex. [Amédée BOINET, «Un bibliophile du XV<sup>e</sup> siècle. Le Grand Bâtard de Bourgogne», dans \*BEC\*, 67 \(1906\)](#), p. 255–269.

tandis que les genres de «récréation» recouvrent aussi, au XIV<sup>e</sup> siècle, une forme de distinction culturelle qui renvoie à la distinction sociale et politique, et au caractère exceptionnel de la figure du prince<sup>15</sup>. Il s'agit pour le prince absolu de mettre en scène son personnage: il est traditionnellement le prince de la guerre, il deviendra aussi le prince des muses, et son statut est illustré par des activités de «récréation» que le commun des mortels ne saurait pratiquer. Les arts d'agrément, les collections, le mécénat – et les livres – participent de cette logique.

Malgré l'intérêt de Jean le Bon pour les livres, la bibliothèque-modèle est celle de son fils: peu après son avènement, Charles V décide en effet de quitter l'île de la Cité pour établir son palais au Louvre, sur la rive droite de la Seine, où, trois ans plus tard, il fait transférer ses livres dans la tour de la Fauconnerie. Le premier inventaire (non conservé, mais connu par des copies de 1380) est établi en suivant les trois niveaux aménagés pour accueillir les 917 manuscrits de la collection<sup>16</sup>. Un autre inventaire sera dressé en 1411, à la suite de la mort du bibliothécaire Gilles Malet<sup>17</sup>. Or, la bibliothèque royale se caractérise par la prédominance qu'y ont les textes en vernaculaire, caractéristique qui reste sensible jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle dans le modèle des anciennes bibliothèques

15 Frédéric BARBIER, «[Représentation, contrôle, identité: les pouvoirs politiques et les bibliothèques centrales en Europe, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle](#)», dans *Francia: Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 1999 (26/2), p. 1–22.

16 À titre de comparaison, la bibliothèque de Bourgogne compte plus de 900 manuscrits sous Charles le Téméraire (1467–1477). Marie-Hélène TESNIÈRE, «Livres et pouvoir royal au XIV<sup>e</sup> siècle: la librairie du Louvre», dans *Mathias Corvin: les bibliothèques princières et la genèse de l'État moderne*, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2009, p. 251–264 (donne la bibliographie complémentaire). Nos numéros de renvoi font référence à *La Librairie de Charles V* [catalogue d'exposition], préf. Étienne DENNERY, Paris, Bibliothèque nationale, 1968.

17 BnF, mss fr. 2700 (n° 113). Le ms BnF, Baluze 703 donne une seconde copie de l'inventaire de 1373, mais il est établi sous la forme prestigieuse d'un rouleau (n° 114). Après la mort de son père, Louis d'Orléans prendra Gilles Malet à son service, pour administrer la librairie qu'il installe dans son hôtel parisien de la Poterne (non loin de Saint-Paul).

princières, avant de se généraliser<sup>18</sup>. Au premier niveau de la tour sont rangés les textes de référence: «Bibles, Chroniques de France, encyclopédies, livres du gouvernement des princes, textes juridiques (...) en traduction». On trouve, au deuxième niveau, «la collection des princesses, [avec] les livres de récréation, de prière et de dévotion». Enfin, au troisième niveau, c'est la collection savante, avec notamment les livres d'astronomie et d'astrologie, en majorité en latin. Au total une «bibliothèque encyclopédique en français»<sup>19</sup>, dans laquelle la littérature de récréation ne représente pourtant en définitive que quelque 11% des titres.

### 3) La diffusion d'un modèle

#### *Le prince*

On l'aura compris: que les livres soient en vernaculaire ne signifie pas qu'il s'agisse d'abord de fiction. La collection de Charles V possède, parmi les titres en vernaculaire, des textes de spiritualité (comme l'*Apocalypse*<sup>20</sup>), mais aussi des traductions de textes importants, voire

---

18 Rappelons que la bibliothèque du Louvre ne réunit pas tous les livres du souverain: il y a encore 56 manuscrits à Vincennes, d'autres (une vingtaine?), à St-Germain-en-Laye et à Melun, outre les livres précieux de la Ste-Chapelle. Le vernaculaire reste une constante, mais le modèle de la bibliothèque humaniste suppose d'autres choix, qu'illustrera parfaitement, au XVI<sup>e</sup> siècle, la constitution de la «bibliothèque grecque» de François Ier au château de Fontainebleau. Bien évidemment, s'agissant de ce modèle, la chronologie est beaucoup plus précoce en Italie.

19 Marie-Hélène TESNIERE, art. cité, p. 254

20 Manuscrit réalisé en Angleterre vers 1250, entré à la librairie du Louvre, mais que Charles V prête un temps à son frère Louis d'Anjou «pour faire son beau tapis».



3. Alanus de Insulis (Chantilly), GW 509.

littérature de distraction, souvent en donnant aux manuscrits une forme plus recherchée. Les choix de Philippe le Bon se révèlent à cet égard

de textes savants<sup>21</sup>, sans oublier les livres à vocation plus directement politique: les *Grandes chroniques de France*<sup>22</sup> ou encore le *Livre du sacre*<sup>23</sup>. L'objectif est de proposer au souverain et à ses conseillers des enseignements ou des «leçons de gouvernement», tout en disposant des classiques juridiques dans une version facilement accessible<sup>24</sup> (voir cliché n° 3).

Pourtant, la situation évolue au tournant des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, et un certain nombre de bibliothèques nobles font une place croissante à la

21 La traduction s'inscrit dans une tradition de mécénat royal remontant au moins à Jean le Bon, lequel fait traduire la Bible (par Jean de Sy) et les *Décades* de Tite-Live (par Pierre Bersuire). Alors que son père est prisonnier en Angleterre, le jeune dauphin Charles se trouve chargé du gouvernement du royaume, et fait traduire à son tour le *Quadripartite* de Ptolémée (1362). En 1372, le roi charge Nicolas Oresme (doyen du chapitre de Rouen, puis évêque de Lisieux) de traduire les trois grands traités d'Aristote, les *Éthiques* (n° 202), les *Politiques* (n° 203) et les *Économiques*, et il lui fait verser 200 f. d'or comme rémunération (BnF, mss Clairambault, 187, et n° 119). Parmi les autres traducteurs ayant travaillé pour Charles V, Jean Golein (*Carm.*) et Raoul de Presles (qui traduit *La Cité de Dieu*: BnF, mss fr. 22912 et 22913, et n° 177).

22 BSG, ms 782 et n° 146; et stt BnF, ms fr. 2813, et n° 195.

23 British Library, mss Tiberius, B VIII et n° 170.

24 Cf. n° 186 et suiv.



assez différents de ceux de son grand-oncle Charles V<sup>25</sup> : la collection de Bourgogne est devenue célèbre certes pour sa dimension bibliophilique, mais aussi pour la place qui y est réservée aux textes en vernaculaire, «histoires» et romans. À la mort du duc (1467), la bibliothèque compte 865 manuscrits, dont seulement quelque 200 en latin, et 75 à contenu profane :

*Aux côtés des ouvrages de dévotion, la littérature profane fait la part belle aux romans courtois ou pseudo-historiques; viennent ensuite les ouvrages historiques, les récits de voyage, dont l'intérêt marqué pour le Proche-Orient reflète l'espoir de Philippe le Bon de se croiser*<sup>26</sup>.

Quant à Charles le Téméraire, on sait sa passion pour les héros de l'Antiquité et pour les romans de chevalerie. Cyrus et Alexandre sont ses modèles, et Olivier de la Marche rapporte que, avant de dormir, il se faisait lire pendant une heure ou deux les «haultes histoires de Rome». La tradition veut que, le matin de la bataille de Nancy (5 janv. 1477), le duc se soit encore fait lire la *Ciropédie*, que Vasque de Lucène avait traduite pour lui, «tout comme l'*Histoire* de Quinte-Curce...<sup>27</sup>

25 Le fait que le service de la cour prévoie une charge de bibliothécaire n'est pas anodin : celui de Philippe le Bon est Jacques de Brégilles, que Charles le Téméraire conservera à son service.

26 Le détail de la composition de la collection figure dans HBF, I, 255. Cf. aussi *La Librairie des ducs de Bourgogne. Manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I, Turnhout, Brepols, 2000, ici p. 14.

27 Réd. par Vasque de LUCÈNE, et enlum. par Loyset LIEDET. Mais Bernard Bousmanne signale que, à côté des livres précieux, on a connaissance à la bibliothèque de Bourgogne d'un ensemble «*d'ouvrages peu ou mal connus, transcrits sur du mauvais papier ou du parchemin de réemploi (...). Des ouvrages «de lecture», des livres qu'on n'exhibe pas mais qui, transportés dans des coffres, suivent les ducs dans leurs déplacements, sous l'œil attentif du «garde des petits bijoux»* (*La Librairie des ducs de Bourgogne*, I, p. 11). Ce «garde des petits bijoux» est un sommelier de corps du duc, et il se trouve probablement sous la direction du garde des bijoux, lui-même membre de l'Hôtel et responsable de tous ses objets précieux, dont les livres de la «librairie».

### Commandes

Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de voir comment le modèle du prince à la fois bibliophile, lecteur (...ou auditeur) de vernaculaire et amateur de «romans» se diffuse par imitation dans la plus haute société de la cour.

Les commandes passées par ces personnages sont à l'origine de la création de certains des premiers ateliers de copistes, «escripvains», «translateurs d'histoires» et enlumineurs laïcs, que nous connaissons particulièrement bien dans une ville comme Paris<sup>28</sup>. Restons pourtant dans l'entourage de Bourgogne. Voici Jean Wauquelin, originaire de Picardie, qui s'établit à Mons dès avant 1428, pour y travailler<sup>29</sup>: traductions de latin en français, travail de réécriture (de vers en prose), copies, initiales peintes, reliure. Il est le traducteur des *Chroniques de Hainaut* primitivement rédigées en latin par Jacques de Guise, et apparaît pour la première fois dans les comptes du duché en 1445 quand, à la demande du duc, il vient à Lille pour la «translation de plusieurs hystoires des païs de mon dit seigneur». Son exemple montre comment on glisse de la fonction classique de l'atelier de copie et d'enluminure à la fonction moderne de la vente au détail. Voici encore, à Bruges, David Aubert, qui fournit en copies les «grands seigneurs bourguignons liés aux terres du nord» (Jean de Créquy, Philippe de Croÿ...), le duc Philippe le Bon lui-même, et Antoine, «Grand Bâtard» de Bourgogne: il s'agit surtout de *Chroniques*, d'*Histoires* et de *Romans*, dont le *Perceforest*<sup>30</sup>. Les copies sont effectuées sur commande, mais ce type d'atelier assure parfois la rédaction même d'œuvres nouvelles, comme dans le cas des *Chroniques et conquêtes de Charlemagne*. Parmi les autres clients qui peuvent être de

28 Mary ROUSE, Richard ROUSE, *Manuscripts and their makers. Commercial book producers in medieval Paris, 1200–1500*, London, Harvey Miller, 2000, 2 vol.

29 Pierre COCKSHAW, «Jean Wauquelin: documents d'archives», dans *Les Chroniques de Hainaut, ou les Ambitions d'un prince bourguignon*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 37–49.

30 *Les Manuscrits de David Aubert*, éd. Danielle QUERUEL, Paris, Pr. de l'université de Paris-Sorbonne, 1999.

grands amateurs, on trouve bien évidemment Louis de Bruges, seigneur de Gruthuyse, lequel possède 140 manuscrits lors de son décès en 1492<sup>31</sup>.

### *Élargissement*

Mais l'essentiel n'est déjà plus là: la tendance de fond est, dès l'époque du manuscrit, à la baisse des prix, de sorte que des livres, non pas luxueux mais relativement soignés, deviennent accessibles aussi à la frange inférieure des dominants. La littérature en vernaculaire domine dans ces bibliothèques petites et moyennes. Jean, le père de David Aubert, possède en 1413 quinze manuscrits, en grande majorité en langue vernaculaire, et dont plus du tiers relève de la spiritualité, de la morale, et de la littérature de distraction: *Bible*, *Psautier*, *Nouveau Testament*, *Vie de saint Barthélemy*, *Caton [De Senectute?]*, *Gouvernement des princes*, *Chroniques*, *Mappemonde*, *Livre de Mandevie* de Jean Dupin<sup>32</sup>, *Tristan*, *Roman de la rose*, *Testament* de Jean de Meung, *Mateolus*<sup>33</sup>, et un livre de vénerie.

On trouve aussi désormais des textes en vernaculaire, spiritualité, mais aussi «histoires» et «romans», dans les bibliothèques de bourgeois et d'étudiants, et on les y trouvera bientôt en nombre toujours supérieur sous leur forme imprimée<sup>34</sup>. Plutôt que de passer en revue un certain nombre de ces exemples, nous nous référerons à deux textes littéraires célèbres. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les soixante-huit octosyllabes du «Département des livres» présentent le clerc défroqué ou le ménestrel désargenté et girovague, qui devra d'auberge en auberge se «départir» de ses livres pour pouvoir subsister au jour le jour et régler ses dettes de jeu:

31 Le premier titre consacré à cette bibliothèque est celui de Joseph Basile Bernard VAN PRAET, *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Grutuyse, suivies de la Notice des manuscrits qui lui ont appartenu, et dont la plus grande partie se conserve à la Bibliothèque du Roi*, À Paris, chez De Bure frères, libraires de la Bibliothèque du Roi, 1831, 8°.

32 Inspiré du *Roman de la rose*.

33 *Lamentations* de Mateolus.

34 *Zeichensprachen des literarischen Buchs in der frühen Neuzeit*, ouvr. cité.

À Gandelus, lèz La Ferté<sup>35</sup> / Là laissai-je mon ABC,  
 Et ma Patenôtre à Soissons / Et mon Credo à Monléon [Laon],  
 Et mes Set siaumes [Psaumes] à Tornai / Mes Quinze siaumes à Cambrai  
 Et mon Psautier à Besançon / Et mon Kalendrier à Dijon...<sup>36</sup>

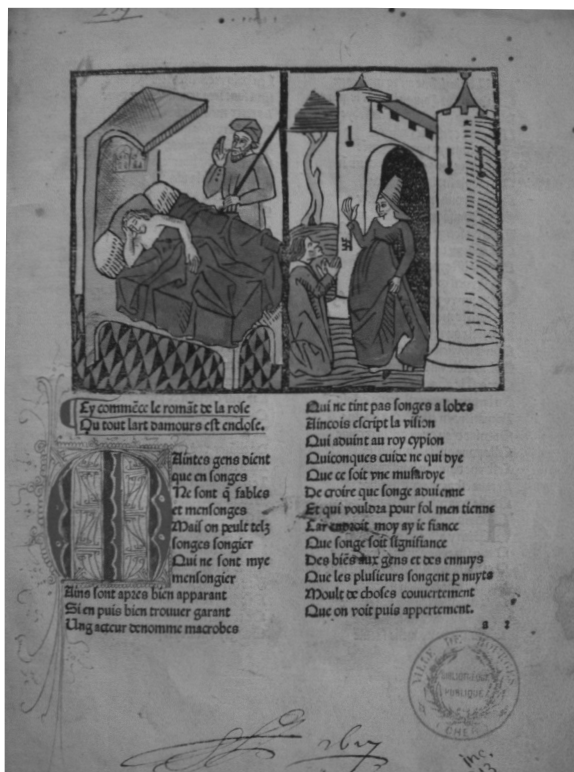
On le voit, il s'agit essentiellement de piété, quand un passage moins connu, et plus tardif, du cycle de *La Belle dame sans mercy* et de *La Confession et le testament de l'amant trespasé de dueil*, (vers 1450) propose un tableau tout différent. Après la mort de l'amant, on fait l'inventaire de sa bibliothèque:

*Item sur un faitz pulpitre / Estoit tendue sa librairie (...).*  
*La fut trouvé ung cartulat / En françois rond, sans quelque glose,*  
*Le livre Lancelot du lac / Et ung vielz Rommant de la rose.*  
*Un cahier noté de leçons / De basses danses nouvelettes*  
*Et un aug autre plein de chançons / De pastoureaux et bergerettes.*  
*Le livre des Joies et douleurs / Du Jeune amoureux sans soucy,*  
*La Belle dame sans mercy / Et aussi l'Ospital d'amours.*  
*Passe temps Michault y estoit / L'Amoureux rendu cordelier,*  
*Et d'autres livres un millier / Où le défunt s'y esbatoit...<sup>37</sup> (voir cliché n° 6).*

35 Gandelu,auj. département de l'Aisne, non loin de La Ferté-Milon, était le siège d'une châtellenie.

36 BnF, ms fr. 837, f. 213.

37 Une description qui semble annoncer le thème que popularisera Cervantès: la bibliothèque n'est pratiquement composée que de pièces en vernaculaire relevant du thème de l'amour courtois, le jeune homme y égare son esprit, et le chiffre évidemment très exagéré de mille volumes renforce l'image de la noyade dans le récit romanesque de l'amour. Édité par Arthur PIAGET, «[La Belle dame sans mercy et ses imitations \(suite\)](#)», dans *Romania*, 135 (1905), p. 375–428.



6. Roman de la rose (Bibl. de Bourges)

Concluons brièvement, en signalant que, d'une manière générale, les manuscrits sont classés systématiquement pour les textes en latin, mais que ceux en langue vernaculaire font l'objet d'une section séparée, dans laquelle la systématique n'intervient pas. C'est le cas, notamment, à la bibliothèque royale de Blois, où les «livres en françoys» sont effectivement rassemblés sur un «pupitre»: «Des histoires et livres en françoys in pulpito 2° contre la muraille de devers la court»<sup>38</sup>. La tradition de classer en fonction des langues reste présente dans les collections de

38

Ursula BAURMEISTER, Marie-Pierre LAFFITTE, *Des Livres et des rois: la bibliothèque royale de Blois*, Paris, Bibliothèque nationale, Quai Voltaire, 1992, ici p. 123.

manuscris du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, avec la distinction, à la Bibliothèque royale, des fonds grec, latin, français, puis progressivement des fonds «orientaux» et de ceux dans les autres langues.

#### MODERNITÉ DE LA RÉCRÉATION

L'invention de la typographie en caractères mobiles nous introduit dans une conjoncture nouvelle, avec l'innovation de procédé, puis avec l'innovation de produit, *alias* l'invention du livre imprimé sous sa forme moderne, et avec la croissance exponentielle de la production – donc, avec la mutation des pratiques et des représentations. Le contenu textuel participe de l'innovation de produit, laquelle aboutit à l'émergence d'un marché du livre considérablement élargi à partir des années 1480. Pour autant, la distinction joue toujours, et les plus grands personnages restent attentifs à constituer des bibliothèques qui sont d'abord des bibliothèques de manuscrits (c'était le cas de Louis XI, d'ailleurs peu attiré par la bibliophilie<sup>39</sup>, mais c'est aussi celui de Mathias Corvin), ou à faire donner à leurs exemplaires imprimés une forme qui les rapprochera autant que possible de celle des manuscrits: ainsi par exemple de la superbe *Nef des fous* (*Das Narrenschiff*) de Jean d'Albret<sup>40</sup>.

#### 1) Déclassement

Envisageons maintenant, même si trop vite, comment le corpus de la fiction en vernaculaire, en vogue encore dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, se trouvera peu à peu déclassé pour laisser place à un nouveau complexe de titres. Nous prendrons l'exemple du *Compost*

---

39 «Louis XI ne semble pas avoir possédé de livres imprimés, et lorsque Guillaume Fichet, partisan fervent de la campagne du cardinal Bessarion pour l'organisation d'une croisade contre les Turcs, se rend en mars 1472 à Amboise afin d'exposer au roi le plan de la croisade, il lui remet un exemplaire manuscrit des *Orationes* du cardinal plutôt qu'un des exemplaires imprimés par l'atelier de la Sorbonne» (*Des Livres et des rois*, *ouvr. cité*, p. 72–73). Au contraire, Charles VIII apprécie la lecture, préfère le français au latin, et reçoit volontiers les exemplaires de dédicace de livres imprimés (*ibid.*, notamment p. 88 et suiv.).

40 Frédéric BARBIER, *Histoire d'un livre*, *ouvr. cité*, p. 155–159, et *infra*, note 84.

*et calendrier des bergers*, soit un imprimé d'apparence paradoxale, en ce qu'il prétend transmettre une science «populaire» mais reste un volume destiné à une catégorie relativement privilégiée du lectorat<sup>41</sup>. Rédigé en vernaculaire, le *Compost* a des visées d'ordre pratique: s'informer sur le calendrier et acquérir les connaissances permettant de vivre le plus longtemps possible, dont des éléments d'anatomie (surtout pour les saignées), d'astronomie et d'astrologie. Il sert aussi à se préparer par une vie chrétienne à une bonne mort, laquelle assurera le passage dans la vie éternelle. L'auteur (inconnu) choisit comme intermédiaire pour porter son discours la figure des bergers: le savoir proposé par le texte correspond à une sorte de sagesse naturelle dont les bergers seraient de tous temps dépositaires, et d'ailleurs, n'ont-ils pas été choisis comme les premiers adorateurs du Christ après sa naissance?

Nous connaissons (d'après l'ISTC) douze éditions du *Compost* publiées à partir de 1491 (chez Guy Marchant) et jusqu'au tournant des XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècles, toutes éditions parisiennes (à l'exception de deux qui sortent des presses genevoises), et la production se poursuit dans les décennies qui suivent. Pour autant, le petit nombre d'exemplaires qui sont parvenus jusqu'à nous montre déjà qu'il s'agit d'une production destinée au marché des personnes privées, et non pas à celui des maisons religieuses et de leurs bibliothèques. Certains exemplaires sont particulièrement spectaculaires, notamment deux exemplaires de l'édition d'avril 1493 tirés sur vélin, le premier entré dans la bibliothèque de Charles VIII, le second aujourd'hui conservé à Angers.<sup>42</sup>

Mais le paysage change rapidement selon que l'on avance dans le XVI<sup>e</sup> siècle, quand les imprimeurs-libraires entreprennent d'exploiter systématiquement le succès, et que le texte lui-même est peu à peu assimilé au modèle de l'almanach. Le *Compost*, succès parisien, est alors repris par un certain nombre de libraires de province et de l'étranger: Genève d'abord,

---

41 *Compost ou Calendrier des bergers*, préf. Max ENGAMMARE, Paris, PUF; Genève, Fondation Bodmer, 2008.

42 BmAngers, SA 3390 (Torchet, 239).

mais aussi Rouen (en 1505<sup>43</sup>), Troyes (chez Nicolas Le Rouge dès 1510) et Lyon (à partir de 1513<sup>44</sup>). L'objet est de toucher un public plus large que celui de la seule librairie parisienne, notamment sur le plan géographique.

Si certaines éditions données au XVI<sup>e</sup> siècle ont conservé la mise en livre traditionnelle, mais toujours très soignée (par exemple l'édition troyenne de 1529), nous allons peu à peu passer dans une logique de «perversion» du contenu. La réception du *Compost* n'est plus celle qui était attendue au départ, et sa trajectoire sera désormais à analyser en fonction de la légitimation possible du texte qu'il propose, de l'autorité qui le sous-tend et du régime de vérité qui est le sien: autant d'éléments qui ne sont progressivement plus actualisés, jusqu'à ce que le texte entre, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la «Bibliothèque bleue», *alias* la «Bibliothèque bleue de Troyes», et ne soit assimilé à de la littérature de colportage<sup>45</sup>. Jean-Dominique Mellot écrit, à propos du cas de Rouen:

*Par un processus de dissociation encore mal balisé, un ensemble romanesque souvent hérité du corpus chevaleresque s'est trouvé au cours du XVII<sup>e</sup> siècle individualisé et exempté de remise à jour éditoriale. Au début du XVIII<sup>e</sup> (...), le voilà définitivement «gelé» et arrimé au groupe des «livres bleus». Pour beaucoup de ces textes (l'Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone, l'Histoire de Jean de Paris, celles de Richard sans Peur et de Robert le Diable (...)), le fait est même consommé depuis longtemps. Un ultime amalgame intervient cependant, qui achève de fixer la collection des classiques populaires rouennais. Le fonds de la bibliothèque bleue normande est prêt, dès lors, à traverser le XVIII<sup>e</sup> siècle et une partie du XIX<sup>e</sup>...<sup>46</sup> (voir cliché n° 8).*

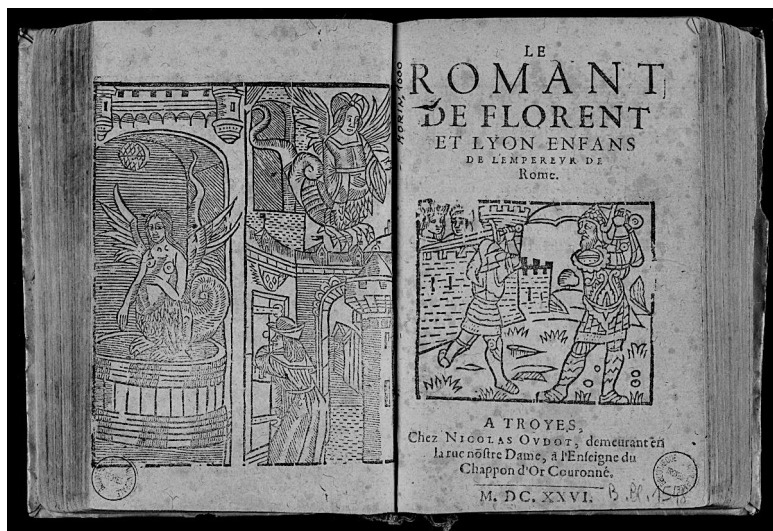
43 USTC 83062: le seul exemplaire connu, conservé à Louvain, donne comme adresse «Imprimé à Rouen pour Richard Rogerie, libraire demourant à Morlaix».

44 *Le Grand kale[n]drier des bergiers*, Lyon, Claude Nourry, 1513 (Bibl. Musée Condé, Chantilly, III G 34).

45 On sait qu'il ne s'agit pas d'une collection en soi, mais d'un terme générique désignant un certain type de produits imprimés, lesquels sont souvent vendus sous un brochage de couleur bleu.

46 Jean-Dominique MELLOT, *L'Édition rouennaise et ses marchés (vers 1600– vers 1730). Dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des chartes, 1998, p. 550.





8. Bibliothèque bleue de Troyes (Bibl. de Troyes)

## 2) Le basculement

Comment s'opère le glissement, dans quelle acception le terme de «romans» sera-t-il désormais reçu, et quelles seront les conséquences de la configuration nouvelle sur l'économie générale de la classification bibliographique? Nous essaierons de répondre pour partie à ces questions à partir d'un exemple significatif, celui de la collection constituée par les étudiants «allemands» de l'Université d'Orléans, la *Natio Germanica*. Ceux-ci organisent en effet leur bibliothèque au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>, et ils en publient deux catalogues successifs en 1664 et en 1678. Les fondateurs de la bibliothèque publique orléanaise, une des premières du royaume, rendront, un siècle plus tard, un hommage appuyé à leur action:

*Il y avoit autrefois un grand nombre d'Allemands qui venoient à Orléans étudier en droit. Ils y furent connus sous le nom de Nation Germanique, qui obtint de grands privilèges. Le docte Gyphanius en 1565, s'apercevant*

47 Frédéric BARBIER, «La Nation germanique d'Orléans et sa bibliothèque», à paraître dans *Revue d'histoire du protestantisme*.

que plusieurs écoliers de la Nation manquoient des livres nécessaires, établit une bibliothèque presque toute constituée de livres de droit, qui ne devoit servir qu'à ceux de sa Nation. Cette bibliothèque fut dans la suite augmentée par les dons que lui faisoient les écoliers allemands qui y avoient étudié le droit à Orléans. Elle est aujourd'hui déposée dans une salle de l'université. Le catalogue a été imprimé à Orléans en 1664, chez Antoine Rousselet in quarto, et depuis chez Pierre Rouzeau en 1678, in 8°. Ce dernier a été dressé par Gilbert Eding.<sup>48</sup>

Nous nous appuyerons sur le catalogue le plus ancien, celui de 1664, mais en nous référant aussi toujours à celui de 1678, dont la méthode bibliographique est plus aboutie<sup>49</sup>. Or, la systématique de 1664 fait apparaître, *in fine*, une section de «Romans», avec un sous-classement par formats (qui correspond au rangement matériel des volumes sur les rayons). Le fait est d'autant plus remarquable que la collection des *Germani* avait d'abord un objectif pratique: l'université d'Orléans est une université juridique, et la ville ne dispose en rien des infrastructures d'une ville comme Paris, sous la forme d'un réseau de collèges susceptibles d'assurer la logistique des études. Le premier objectif des *Germani* sera donc de réunir une collection spécialisée en sciences juridiques pour servir de support à leur travail. Mais ce programme est bientôt élargi, et l'institution tend à répondre au modèle d'une bibliothèque universelle, dans laquelle la «récréation» apparaît aussi – même si on ne peut

48 *Catalogue des livres de la bibliothèque publique fondée par M. Prousteau (...). Nouvelle édition, avec des notes critiques et bibliographiques*, Paris, Pierre Théophile Barrois; Orléans, Jacques Philippe Jacob, 1777 (avec approbation et permission), p. XXVII–XXVIII. Dans son «Discours préliminaire», le rédacteur développe notamment une théorie de l'utilité des catalogues imprimés en tant que constitutifs d'une manière de bibliothèque virtuelle.

49 Bien entendu, le chercheur devra prendre en considération les conditions mêmes d'utilisation de tels catalogues: les exemplaires qui disparaissent précisément parce qu'ils étaient les plus appréciés, et le fait que nombre de titres ne proviennent pas d'achats concertés, mais de dons faits par les membres de la *Natio Germanica*, notamment lorsqu'ils quittent la ville. Enfin le public est un public exclusivement masculin.

pas exclure un objectif d'apprentissage ou de perfectionnement de la langue.<sup>50</sup>

### 3) Le «nouveau roman»?

#### *À la recherche d'un corpus*

Mais de quoi s'agit-il désormais, sous ce terme générique de «Romans»? Si les grammaires et manuels de la langue figurent bien dans la rubrique des «*Dictionaria*» (*sic*), à commencer par les classiques de César Oudin, la définition précise du «roman» n'en reste pas moins problématique. Le genre ne relève pas de la seule fiction en prose, puisque nous remarquons dans notre série aussi bien des titres de théâtre<sup>51</sup> que de la poésie<sup>52</sup>. À côté de celui de la fiction, l'indicateur le plus général réside ainsi toujours dans la vernacularité, avec une grande majorité de titres en français, mais

50 Mais les *Germani* ne sont pas tous des «Allemands» et, pour certains, la langue natale est même le français, notamment pour dans les «pays wallons» jusqu'à l'Artois inclusivement.

51 Le *Couronnement de Darie*, de François LE METEL DE BOISROBERT (Paris, Toussaint Quinet, 1642), est une tragi-comédie représentée pour la première fois à l'Hôtel de Bourgogne en 1641. La date portée dans le catalogue de 1664 est fautive, et l'exemplaire a disparu du catalogue de 1678 (ce qui peut indiquer tout l'intérêt du texte pour le lecteur de l'époque). Quant à l'auteur, François LE METEL DE BOISROBERT (Caen, 1592– Paris, 1662), «monté» à Paris, figure du groupe des «libertins érudits», protestant converti devenu abbé de Châtillon-s/Seine et chanoine de Rouen, mais homosexuel notoire, il fera carrière grâce à Richelieu, en tant qu'«amuseur», mais surtout en tant qu'intermédiaire-clé entre le pouvoir politique et le champ des auteurs. Boisrobert tombe plus ou moins en disgrâce après la mort du cardinal. Cf. Anastasia LINE, *François Le Métel de Boisrobert (1592–1662), écrivain et homme de pouvoir*, thèse de l'École nationale des chartes, 2004. Parmi des pièces de théâtre figurant dans la bibliothèque, voici encore *La Comédie des comédiens*, de Georges de SCUDÉRY (Le Havre, 1601– Paris, 1667), Paris, Augustin Courbé, 1635. La pièce a été donnée à l'Hôtel de Bourgogne l'année précédente. Georges de Scudéry, frère aîné de Madeleine, sera élu au fauteuil de Vaugelas à l'Académie française en 1650.

52 *Les Œuvres de Bertaut*, exemplaire aujourd'hui absent des collections d'Orléans (mais la Bm conserve un ex. de l'édition. Paris, Toussaint du Bray, 1620; BmO de Jean BERTAUT (1552–1611), évêque de Sées et aumônier de la reine.

quelques-uns aussi en italien ou en espagnol, plus rarement en allemand ou en anglais – les titres en langues «étrangères» sont pour l'essentiel rassemblés à la fin de la série.

En revanche, si les éditions sont généralement assez récentes, les textes ne le sont pas tous: ainsi des traductions françaises de textes de l'Antiquité classique (comme le *Daphnis et Cloë* de Longus<sup>53</sup>), ou encore des adaptations parodiques (comme l'*Ovide en belle humeur*<sup>54</sup>), voire des pièces de théâtre (comme les *Comédies* de Larivey). D'autres titres antérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle viennent d'Italie, comme le classique de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais dans la traduction de Blaise de Vigenère<sup>55</sup>, ou encore le *Roland furieux* traduit par François de Rosset<sup>56</sup>. De même, Mateo Maria Boiardo publie-t-il, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, un *Orlando innamorato*, traduit en français en 1550, puis à nouveau par Rosset au début du XVII<sup>e</sup> siècle: la *Natio Germanica* en possédait probablement l'édition parisienne de 1619.

- 
- 53 Trad. Pierre de MARCASSUS (1584-1664), Paris, Toussaint du Bray, 1626. L'exemplaire ne semble pas être conservé à la BmOrléans. La *Natio* possède aussi, du même auteur, *Clorymène* (seule éd. connue par le Bnf: Paris, Billaine, 1626). Marcassus est né à Gimont (auj. Gers), mais il vient bientôt à Paris, où il devient régent au collège de Boncourt, puis à celui de la Marche. Familier de l'abbé de Marolles, il rencontre entre autres le jeune Poquelin (d'ap. Moréri).
- 54 Trad. des *Métamorphoses* en vers burlesques: *Ovide en belle humeur (...) enrichy de toutes ses figures burlesques*, 2<sup>e</sup> éd. (Paris, Antoine de Sommaville, 1653). La référence de 1664 a disparu du catalogue de 1678. L'auteur, Charles COYPEAU DASSOUCY (1605–1677), est connu pour avoir notamment collaboré avec Molière et avec Corneille (*Andromède*). Il est cité par LENGLET-DUFERSNOY, II, p. 357 (*Avantures d'Italie*, Paris, 1677), lequel précise: «Ce M. d'Assouci fut un personnage vilainement amoureux. Il auroit bien fait de rester en Italie et de ne pas revenir en France, où l'on persécute vivement l'hérésie en amour» (p. 357).
- 55 Paris, de Breuil, 1610. Blaise de VIGENÈRE (1523-1596), homme de confiance de différents grands personnages et diplomate, est aussi un savant linguiste et un amateur, qui se tourne vers l'écriture lorsqu'il se retire des affaires. Ce catholique intransigeant et soutien inconditionnel de Henri III se rallie en définitive à Henri de Navarre contre la Ligue.
- 56 Paris, Robert Foüet, 1625.

### *La capitale des Lettres*

Pour résumer, nous sommes face à un corpus relevant de la littérature de fiction en vernaculaire, et qui concerne en majorité des œuvres relativement récentes. Car le basculement est désormais chose faite: nous retrouvons certes dans notre corpus quelques textes issus de la littérature traditionnelle, mais l'essentiel des titres relève de la production littéraire des années 1590–1660<sup>57</sup>. Au lendemain de la crise gravissime engagée avec l'assassinat de Henri III (1589), vient le temps de la réunion, puis de la reconstruction du royaume – reconstruction politique et économique, mais aussi culturelle.

On ne peut, par exemple, qu'être frappé par le nombre de jeunes provinciaux (souvent originaires du sud-ouest de la France), qui «montent» à Paris pour se lancer dans une carrière littéraire: la ville s'impose véritablement comme la capitale des arts et des lettres, et ces jeunes gens sont en partie ceux dont les noms sont repris parmi les auteurs<sup>58</sup> figurant dans la bibliothèque. Ils privilégient la thématique et les controverses qui animent les nouveaux prescripteurs, à savoir la cour, mais surtout la «ville» et le monde des salons. Dans les hôtels (au premier chef, l'hôtel de Rambouillet, rue Saint-Thomas du Louvre, avec la «Chambre bleue d'Arthénice»), les cercles mondains de la capitale donnent le ton, tandis que la noblesse de cour s'attache un certain nombre d'hommes de lettres:

---

57 Le travail fondateur reste celui de Robert PINTARD, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Boivin, 1943, 2 vol.: «Quelle foule grouillante, en un siècle qu'on avait cru tout dévot, de mécréants de toute sorte, gentilshommes débauchés ou blasphémateurs, poètes épicuriens, bourgeois incrédules, écrivains sceptiques, hommes de lettres indépendants, philosophes audacieux! On devait être frappé de leur nombre; on s'amusa de leurs écarts. Mais on pouvait aussi souhaiter de les comprendre». Le classique de Pintard a été prolongé, approfondi et en partie renouvelé par Henri-Jean MARTIN (*Livre, pouvoir et société à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*) ou encore par Marc FUMAROLI (*L'Âge de l'éloquence: rhétorique et «res literaria», de la Renaissance au seuil de l'époque classique*).

58 Sur la figure de l'auteur dans le royaume de France: Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain: sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Éd. de Minuit, 1985.

*Les Retz, les Liancourt, les Montmorency, les Longueville, les Soissons ont eu dans leur sillage Saint-Amant, Théophile de Viau, Chapelain, Rotrou, Corneille lui-même.*<sup>59</sup>

Parmi les titres, les *Amours des déesses*, de Puget de la Serre<sup>60</sup> recouvre probablement *Les Amours des Déesses, de Diane et Hypolite, de l'Aurore et Céphale, de la Lune et Endymion, de Vénus et Adonis, avec les amours de Narcisse*<sup>61</sup>. Le catalogue de 1678 indique un autre titre, *Les Amours du Roy, et de la Reine sous le nom de Jupiter & de Junon*<sup>62</sup>, ce qui traduit l'intérêt pour le genre: reprendre la description d'événements et de personnalités du temps sous le masque glorificateur de la référence antique (notons au passage l'importance du principe de la clé, qui permet de décoder l'allégorie ou la simple allusion). Du même auteur, véritable spécialiste des «romans de cour», la bibliothèque possède d'ailleurs aussi *La Clytie, ou Romant de la cour*<sup>63</sup>.

Nous ne pouvons ici dérouler tous les cas de figure ni toutes les variantes que propose le *Catalogue* d'Orléans, de la mise en scène du «monde» à l'utopie des multiples «bergeries» (nous y reviendrons), à la construction d'un modèle de la bonne éducation et de la «politesse»

59 Victor L. TAPIE, *La France de Louis XIII et de Richelieu*, Paris, Flammarion, 1967, ici p. 254.

60 Véronique MEYER, «Un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle et l'illustration de ses livres: Jean Puget de La Serre (1595–1665)», dans BEC, 158-1 (2000), p. 27–53.

61 Paris, J. Guerreau, 1627.

62 Jean PUGET DE LA SERRE, *Les Amours du Roy, et de la Reine sous le nom de Jupiter & de Junon, avec les magnificences de leurs nopces, ou L'histoire morale de France, sous le règne de Louys le Juste et Anne d'Austriche. Le tout enrichi d'un grand nombre de figures*, Paris, Nicolas Bessin, 1625.

63 Paris, Martin Collet, 1636. Jean Puget de la Serre est un Toulousain, attaché d'abord à Marie de Médicis, mais rallié à Richelieu, et qui deviendra bibliothécaire de Gaston d'Orléans. Il travaillera aussi à codifier la politesse de cour, avec son *Secrétaire de la cour, ou la manière d'écrire selon le temps* (Paris, Pierre Billaine, 1625?).

(le Parnasse des poètes<sup>64</sup>) et à la critique littéraire. *Le Lycée* de Pierre Bardin (1590–1637), futur membre de l'Académie française, vise à réunir les «connoissances, (...) actions et (...) plaisirs d'un honneste homme» tout en se défendant de la mode du scepticisme: il ne faut pas suivre ceux «qui mettent pour première qualité de l'honneste homme le mespris de la religion». Bardin s'adresse à son lecteur en le prévenant... contre ses confrères:

*Cher lecteur. Je te veux informer de mon livre, pour ne te donner pas la peine de le lire s'il n'est selon ton humeur; car je ne suis point du nombre de ceux qui croient que leurs ouvrages doivent contenter toutes sortes de personnes. Ainsi que tous les hommes ne m'agrément pas, je m'attens bien de n'agrèer pas à tous les hommes (...). Deux genres d'escrivains occupent maintenant toutes les imprimeries (...), dont les uns s'efforcent à faire voir tout ce que peut inventer l'imagination, & les autres à estaler toutes les richesses de la mémoire. Les premiers sont les poètes et les faiseurs de romans...*

Du côté des satyres plus ou moins caricaturales, le maître auteur est Mathurin Régnier<sup>65</sup>, dont la bibliothèque conserve *Les Satyres*, dans une édition que nous n'avons pu identifier. Régnier, qui s'est notamment inspiré de Berni, attaque la cour, la ville, les «fâcheux», les modes... et, lui aussi, la vanité des auteurs:

*Cependant sans souliers, ceinture ni cordon, / L'œil farouche et troublé,  
l'esprit à l'abandon  
Vous viennent accoster comme personnes ivres / Et disent pour bonjour:  
«Monsieur, je fais des livres,  
On les vend au Palais, et les doctes du temps / À les lire amusés n'ont  
d'autre passe-temps» (Satire II).*

64 *La Pratique du cavalier par de Menau* désigne très probablement: René de Menou, seigneur de Charnizay [Charnisay,auj. Indre-et-Loire], *La Pratique du cavalier, ou l'Exercice de monter à cheval...*, nelle éd., Paris, Guillaume et Jean-Baptiste Loyson, 1651 (1<sup>ère</sup> éd., 1614). L'auteur (1578–1651?) descend d'une famille de Touraine: il est écuyer, élève du maître d'équitation Pluvinel, gouverneur des enfants du duc de Nevers et conseiller du roi.

65 Mathurin Régnier (Chartres, 1573 – Rouen, 1613) est le neveu de l'abbé Desportes († 1606), poète à la cour de Henri III.

Avouons-le, la majorité de ces auteurs n'est plus aujourd'hui connue que des seuls spécialistes. Quelques titres pourtant se retrouvent dans la bibliothèque de la *Natio Germanica*, qui ont été canonisés parmi les «classiques» de la littérature française. Parmi les plus célèbres, voici *L'Astrée*, avec ses bergers du Lignon, son parcours d'éducation amoureuse et son recours au mythe celtique comme fondateur du roman national: les *Germani* ne possèdent, en 1664, pas moins d'une vingtaine d'exemplaires de différents tomes de l'œuvre. Parmi les autres auteurs «consacrés», on citera Ronsard et du Bellay, mais aussi Desmarets de Saint-Sorlin, Béroalde de Verville, ou encore Scarron. Le théâtre classique fait en revanche pratiquement défaut.

#### 4) Les «Espagnols» et leurs passeurs

Un dernier point attire l'attention, qui concerne, à travers l'exemple de la bibliothèque de la *Natio Germanica*, le rôle du transfert espagnol dans ce processus de renouvellement. La mode espagnole, déjà très vivace à travers toute l'Europe<sup>66</sup>, est renforcée, s'agissant de la France, par les mariages de 1615, quand le jeune Louis XIII épouse l'infante Anne d'Autriche, et sa sœur, Élisabeth de France, l'infant, futur Philippe IV<sup>67</sup>. La bibliothèque de la *Natio Germanica* rend compte du phénomène, non seulement par le nombre des titres, mais aussi par le fait que certains sont présents en plusieurs exemplaires, ce qui démontre bien l'importance de la demande.

66 Cf. par ex., pour le cas de la Bohême: Jaroslava KASPAROVA, «La littérature espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle et ses lecteurs tchèques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles», dans *RFHL*, 112–113 (2001/2), p. 73–104. L'auteur publie, parmi les illustrations, la page de titre d'un exemplaire du *Lazarille de Tormes* en français (Paris, Antoine Coulon, 1637) ayant appartenu au collège jésuite de Cheb (Eger) en 1672.

67 Cf. *infra* Annexe 3. Sur l'influence espagnole dans la librairie française, cf. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société*, I, p. 277 et suiv. La suprématie du roman espagnol sera présentée de manière satirique par MONTESQUIEU (*Lettres persanes*, LXXVIII): «Ne cherchez pas [de l'esprit et du bon sens] dans [les] livres [des Espagnols]. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scolastiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, et tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine».



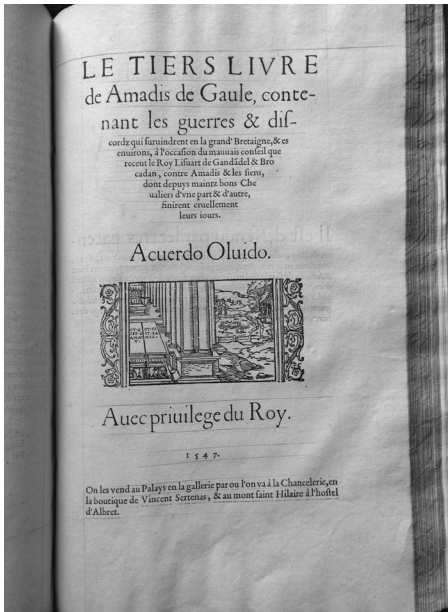
Or, les références espagnoles se retrouvent notamment dans la section des «Romans», parfois en langue originale (mais souvent dans des éditions d'Anvers...), le plus souvent en traduction française ou en édition bilingue (soit un dispositif formel qui répond à un projet d'apprentissage de la langue), sans oublier le schéma de l'intertexte – l'inspiration espagnole d'auteurs français. Lecture en original ou en traduction, imitations, emprunts constituent ainsi les modalités principales du transfert.

1) Au modèle des traductions de l'espagnol, appartiennent des titres parfois anciens: l'*Amadis de Gaules* est publié pour la première fois à Saragosse en 1508, et traduit en français à partir de 1540 – la *Natio Germanica* possède plusieurs exemplaires de ce dernier grand succès des romans de chevalerie, dans des éditions du début du XVII<sup>e</sup> siècle (voir cliché n° 7). Mais voici encore *L'Admirable histoire du chevalier du soleil*<sup>68</sup>, le *Lazaro de Tormes* et la *Vie de Guzman d'Alfarache* en deux exemplaires<sup>69</sup>. Le *Don Quichotte* aussi est présent, dans une édition que nous ne pouvons identifier (peut-être la traduction de César Oudin, ou plus probablement celle de Rosset, bien que celui-ci n'aurait pas parfaitement maîtrisé l'espagnol). Signalons encore *Les Nouvelles de Miguel*, par de Rosset, dans l'édition de Paris, Denis de Cay, 1625<sup>70</sup>. Enfin, la bibliothèque conserve *Les Travaux de Persiles et de Sigismonde: histoire septentrionale*, également de

68 Le catalogue de 1678 permet de préciser: «*Le Chevalier du soleil*, 4 vol. in 8°, à Paris, 1620». Diego ORTHUÑEZ DE CALAHORRA (*Espero de principes y caballeros*, 1562): *L'Admirable histoire du chevalier du Soleil où sont racontées les immortelles prouesses de cet invincible guerrier et de son frère Rosclair, enfans du grand empereur de Constantinople, avec les exploits généreux et les adventures amoureuses de la (...) princesse Cloridiane et autres grands seigneurs (...) traduit (...) par François de Rosset [et Louis Douet]*, Paris, Jean Foüet, Samuel Thiboust, 1620–1626, 8 vol., 8°. La bibliographie de base a été récemment renouvelée par José Manuel LOSADA GOYA, *Bibliographie critique de la littérature espagnole en France au XVII<sup>e</sup> siècle: présence et influence*, Genève, Droz, 1999 (ci-après LOSADA GOYA), ici 282.

69 LOSADA GOYA, 5.

70 Les six premières nouvelles sont traduites par ROSSET, les suivantes par d'AUDIGUIER.



7. Amadis de Gaule (Chantilly)

Cervantès, et toujours dans une traduction de Rosset (Paris, Jean Richer, 1618?).

2) Le second modèle, celui des éditions bilingues, est tout particulièrement intéressant, parce que nous sommes dans un environnement pour lequel le français n'est pas toujours la langue natale – la section des «*Dictionaria*» serait également révélatrice à cet égard. Bornons-nous à un seul exemple: la bibliothèque conserve «*Diana de George de Monte Major*», soit un texte déjà ancien, *Los Siete libros de la Diana* de Jorge de

Montemayor (1520–1561), roman pastoral en prose et en vers, publié pour la première fois en 1559 et traduit en français à partir de 1578<sup>71</sup>. La *Natio Germanica* possède une édition espagnol–français, apparemment sur deux colonnes<sup>72</sup>... et même deux exemplaires d'une édition allemande (Nuremberg, 1646).

3) Le modèle de l'intertextualité est peut-être le plus riche pour l'historien, parce qu'il témoigne de l'importation de thématiques, en l'occurrence espagnoles, dans des œuvres françaises. Nous pourrions

71 LOSADA GOYA, 255.

72 LOSADA GOYA, 257. Cet exemplaire semble conservé à la BmOrléans: Paris, Anthoine Dubreuil, 1613 (D 2436).

citer l'*Histoire de Francion*, de Charles Sorel<sup>73</sup>, dont la bibliothèque ne conserve pas moins de neuf exemplaires: le propos est inspiré de Cervantès, et développe une critique des modes de lecture, mais aussi des mœurs et de la société noble de l'époque. Du même auteur, *Le Berger extravagant* est publié pour la première fois à Paris chez Toussaint du Bray en 1627, mais les Orléanais en possèdent deux exemplaires d'une édition rouennaise de 1646. La préface avertit:

*Je ne puis plus souffrir qu'il y ait des hommes si sots que de croire que par leurs romans, leurs poésies & leurs autres ouvrages inutiles ils méritent d'estre au rang des beaux esprits; il y a tant de qualitéz à acquérir avant d'en venir là que, quand ils seroient tous fondus ensemble, on n'en pourroit pas faire un personnage aussi parfait qu'ils se croient estre chacun (...).*

*Le désir que j'ay de travailler pour l'utilité publique m'a fait prendre le dessein de composer un livre qui se moquât des autres & qui fust comme le tombeau des romans & des absurditez de la poésie.*

Le héros du *Berger* est un jeune homme, Lysis, fasciné par les innombrables «bergeries» et autres romans «pastoraux» qu'il dévore au point de décider de vivre directement son rêve issu de l'univers de la fiction narrative. À certains égards, son «extravagance» touche aussi à la mélancolie amoureuse, que mettent en scène d'autres textes de la bibliothèque: ainsi de la *Stratonice*, dont deux exemplaires sont signalés, et qui traite des amours légendaires entre Antiochus et sa belle-mère Stratonice<sup>74</sup>.

Paradoxalement, les titres en allemand sont très rares, et correspondent en partie à des traductions: un exemplaire de l'*Argenis* de John Barclay<sup>75</sup>

73 Charles Sorel (1599–1674), pseud. N. de Moulinet, sieur du Parc. Cf. LOSADA GOYA, 188. Sorel publie aussi une *Bibliothèque françoise* (LOSADA GOYA, 191, pour la 2<sup>e</sup> éd.), et un traité *De la connaissance des bons livres*.

74 L'auteur, Luca Assarino (Potosi (Bolivie), 1607– Gênes (?), 1672), est italien, mais il existe une trad. fr.: *La Stratonice*, [trad. Claude de MALLEVILLE, ou d'AUDIGUIER le Jeune?], Paris, Augustin Courbé, 1640.

75 Dans une éd. d'Amsterdam, 1644. John Barclay, fils d'un réfugié anglais, est né à Pont-à-Mousson en 1582 (où son père est professeur de droit). Il décède en 1621. L'*Argenis*, roman utopique à clés, est rédigé en latin et dédié à Louis XIII. Il est trad. en fr. par Marcassus.

et de l'*Arcadia* de Sidney<sup>76</sup>, *Der grosse Schauplatz Lust- und lehrreichen Geschichte* de Georg Philipp Harsdörffer<sup>77</sup>, une intéressante traduction de Desmarets de Saint-Sorlin en deux exemplaires<sup>78</sup> et une autre de Giovanni Ambrogio Marini<sup>79</sup>. Ces quelques exemples montrent au passage la complexité du rôle des langues: il ne s'agit pratiquement jamais de littérature allemande à proprement parler, tandis que la place du français comme langue relais vers d'autres publics ou pour établir d'autres traductions apparaît à plusieurs reprises – par exemple dans le cas du *Francion*<sup>80</sup>.

## CONCLUSION

### DE LA BIBLIOPHILIE À LA DÉFINITION D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE

1- Nous voici arrivés au moment du basculement, qui conduit au déclassement de la littérature ancienne désormais publiée dans les collections «populaires» de la «Bibliothèque bleue», et à l'émergence de modèles fictionnels nouveaux, élaborés autour de la capitale et des institutions royales, dont au premier chef, à partir de 1635, l'Académie française.

- 
- 76 Le catalogue de 1678 précise: «Arcadia der Graffin von Pembrock (...) Belg. 3 vol. in 12 tot Delft 1639». Sir Philip SIDNEY (1554–1586), *pseud.* comtesse de Pembroke, *D'Engelsche Arcadia van de Gravinne van Pembrock*. trad. [sur le fr. de Chapelain] par F.V.S. de Jonghe, Delft, Felix van Sambix De Jonghe, 1639, 3 vol., in-24 (première éd. en flamand). Van Sambix est à la fois imprimeur-libraire et traducteur.
- 77 Nürnberg, Pillhofer, 1648?: VD17, 3:609301H.
- 78 Jean DESMARETS DE SAINT-SORLIN, *Ariana Vom Herren Des Marets. In Frantzösischer Sprach beschriben, und auß derselben Teutsch gegeben durch G. A. R. G. L. [Georg Andreas Richter]. Auch mit schönen Kupfferstücken gezieret*, Leiden, Frantz Heger, 1644.
- 79 *Des weitberühmten Welschen Dichters Marini Prinz Kalloandro Zu mehrer Ausübung und Ausschmückung unserer hochdeutschen Sprache/ in selbiger aus dem Italianischen übersetzt: Durch Ein Mitglied der Höchstl. Fruchtb. Gesellschaft*, Nürnberg, Endter, 1656 (VD17, 23:244487U).
- 80 La première éd. de Paris, J. Rocher et Mauger, 1615, 2 vol. (LOSADA GOYA, 189), connaît un grand succès, et l'ouvrage est traduit en néerlandais et (pour partie) en all. et en ital. à partir du fr.

Le premier temps est caractérisé par la médiatisation de la «ville», mais la figure et le rôle du souverain montent en puissance après 1630 et jusqu'au règne personnel de Louis XIV: les Lettres et les Arts sont devenus une affaire de représentation politique et mis au service de l'illustration du roi. Parallèlement, le processus de «nationalisation» se renforce: la littérature «française» devient objet de recensement et d'étude<sup>81</sup>, le Père Jacob se lance dans la publication d'une bibliographie courante (avec sa *Bibliographia Parisiana* et sa *Bibliographie Galliae*), tandis que les Mauristes entreprennent leur grande collection, toujours inaboutie, de l'*Histoire littéraire de la France*<sup>82</sup>.

2- Nous comprenons assez bien les raisons du basculement d'une littérature à l'autre, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais un phénomène original réside alors dans l'intégration des anciens «romans» de chevalerie et autres dans le programme de la bibliophilie. Colbert déjà acquiert un exemplaire de la première édition de la *Mélusine* en français (Genève, 1478)<sup>83</sup> ainsi qu'une magnifique *Nef des fous* imprimée sur vélin,

81 On pense bien évidemment à La Croix du Maine et à Du Verdier, mais on pourrait aussi s'arrêter sur le cas de Claude Fauchet, compilateur d'un *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poètes françois vivans avant l'an MCCC* (Paris, Mamert Patisson, 1581). Fauchet, président à la Cour des monnaies, distingue la «langue romande», parlée entre la Meuse et les Alpes, et dérivée du latin et du gaulois: c'est l'une des langues du *Serment de Strasbourg*. Quant à Du Verdier, il consacre une entrée de sa *Bibliothèque* à l'article «Romans»: on écrit en français surtout à partir de Philippe Auguste, Charles V fait «traduire une partie des bons auteurs latins» et «les vyeux romans furent [alors] mis en prose». Pourtant: «il eust esté meilleur avoir laissé en leur vyeille rime: telles bourdes & mensonges seroyent plus tolérables en ceste forme de poésie, & y pourroit-on recognoistre quelques mots anciens que la fréquentation du latin et vulgaire italien nous a fait abandonner». Après avoir longuement cité le chapitre IV de Fauchet, l'auteur donne une liste de soixante-huit titres constituant le corpus des romans «français» (*Mélusine*, etc.).

82 Bruno NEVEU, «L'*Histoire littéraire de la France* et l'érudition bénédictine au siècle des Lumières», dans *Journal des savants*, 1979 (1), p. 73–113.

83 Denise HILLARD, *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France. Volume VI: Bibliothèque Mazarine*, Bordeaux, Sté des Bibliophiles de Guyenne; Paris, Aux Amateurs de livres, 1987, n° 1126 (gravures coloriées).



2. Narrenschiff de Dresde (SLUB)

laquelle passera ensuite dans la bibliothèque du comte von Hoym, puis dans celles de Brühl et de l'électeur de Saxe (voir cliché n° 2)<sup>84</sup>. L'un des premiers collectionneurs systématiques de ces textes est Charles Jérôme de Cisternay du Faÿ (1662–1723), ancien capitaine aux Gardes françaises<sup>85</sup>, mais le catalogue La Vallière de 1783 signale lui aussi plusieurs titres de la «Bibliothèque bleue»<sup>86</sup>, avec les *Histoires* de Robert le Diable, de Richard sans Peur<sup>87</sup>, de Jean Calais, de «Fortunatus & de ses enfans», de «Pierre de Provence & de la belle Maguelonne», etc. Ce mouvement aboutira, au XIX<sup>e</sup> siècle, à la quête des «plaquettes gothiques» par un bibliophile comme Armand Cigongne<sup>88</sup>.

3- Le «roman», qui s'impose comme un genre littéraire de plus en plus important, fait dès lors l'objet d'une suite de traités théoriques, dont le principal est le *Traitté de l'origine des romans* de Pierre Daniel Huet, futur membre de l'Académie française et futur évêque de Soissons, puis d'Avranches (voir clichés n° 9 et 10)<sup>89</sup>. Mais, surtout, le changement de goût se manifeste par le lancement de collections éditoriales reprenant

84 Cf. *supra* Sebastian BRANT, *Das Narrenschiff* [Français], trad. Jean BOUCHET, Pierre RIVIERE, Paris, [André Bocard, pour] Geoffroy de Marnef, Johann Philippi de Cruzenach et Magnus Steyner, 1497 [v. st.]. Auj. Dresde, SLUB, Ink. 2° 4114. *Catalogus librorum Bibliothecae illustrissimi viri Caroli Henrici comitis de Hoym (...) legati extraordinarii. Digestus et descriptus à Gabriele Martin bibliopola Parisiensi, cum indice auctorum alphabetico*, Parisiis, apud Gabrielem & Claudium Martin, 1738.

85 *Bibliotheca Fayana, seu Catalogus librorum bibliothecae ill. viri D. Car. Hironymus de Cisternay du Fay, Gallicanae cohortis praetorianorum militem centurionis, digestus & descriptus a Gabriele Martin, bibliopola Parisiensi*, Paris, Gabriel Martin, 1725 (Bogeng, p. 133).

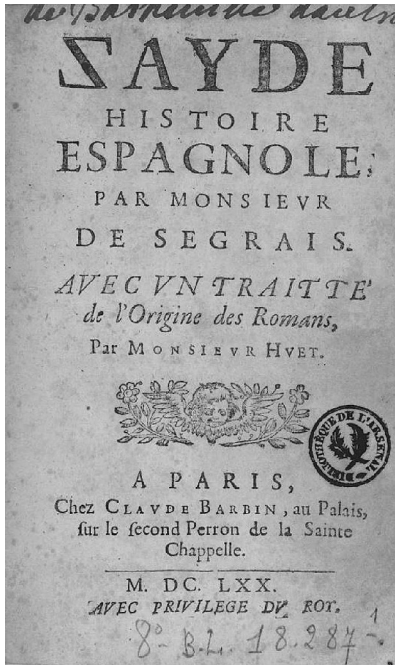
86 *Catalogue*, 1783, 2<sup>e</sup> partie, t. III, n° 8126 et suiv.

87 Marie-Dominique LECLERC, «[Richard sans Peur dans la Bibliothèque bleue, XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècle](#)», dans *Annales de Normandie*, 2014/1, p. 229–253.

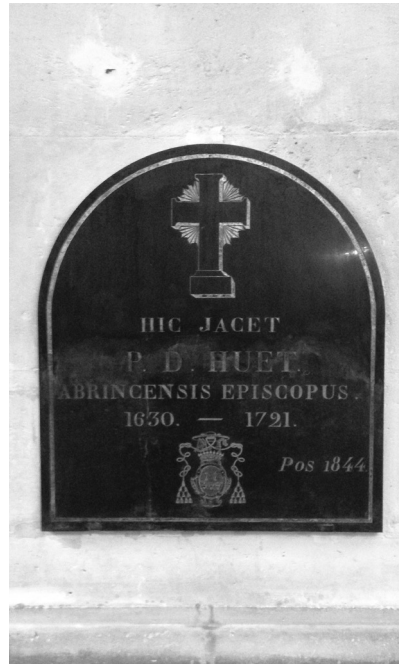
88 Antoine LEROUX DE LINCY, *Catalogue des livres manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu M. Armand Cigongne, membre de la Société des Bibliophiles*, Paris, L. Pottier, 1861. La plus grande partie de la bibliothèque d'Armand Cigongne est acquise par le duc d'Aumale pour sa bibliothèque de Chantilly.

89 Jean REGNAULT DE SEGRAIS, *Zaïde, histoire espagnole, par Monsieur de Segrais, avec un Traitté de l'origine des romans, par Monsieur Huet*, Paris, C. Barbin, 1671.





9. Zayde (Arsenal)



10. Tombeau de Huet à l'église Saint-Paul à Paris

les anciens «romans» en les adaptant au goût du jour. La plus ambitieuse est bien évidemment la *Bibliothèque universelle des romans*, lancée en 1775 par le marquis de Paulmy<sup>90</sup>. Quelques années plus tard (1783), un autre

90 *Bibliothèque universelle des romans*. Ouvrage périodique dans lequel on donne l'analyse raisonnée des romans anciens et modernes françois ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les auteurs ou leurs ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières et relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques. À la fin du premier vol. figure l'approbation de Crébillon, en date du 30 juin 1775. Cf. *Dict. journaux*, 172 (qui donne la bibliographie complémentaire). Roger POIRIER, *La Bibliothèque universelle des romans: rédacteurs, textes, public*, Genève, Droz, 1976. Henry MARTIN, *Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1900, (p. 37 et suiv.). Il semble que Paulmy, qui publie à partir de 1779 les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, ait cherché à suivre la même pratique pour les romans: faire connaître au public des textes pour la plupart conservés dans sa collection.



éditeur parisien commence à publier une *Nouvelle bibliothèque bleue* qui reprend les titres donnés à Troyes tout en s'adressant à une clientèle de lecteurs privilégiés. L'éditeur scientifique, Jean Louis de Castilhon (1720–1799), explique, dans la préface du premier volume, *Robert le Diable*:

*Il paraîtra sans doute bien singulier qu'on ait pris la peine de rajeunir des ouvrages qui depuis plus de deux siècles sont abandonnés au peuple; des romans que la plus mince bourgeoisie n'oserait se vanter d'avoir lus, non pas à cause du style et du langage (...) mais précisément parce qu'ils ont fait l'amusement de la plus vile populace (...).*

*Madame de N... sonna sa femme de chambre et lui demanda l'Histoire de Pierre de Provence. La soubrette étonnée se fit répéter jusqu'à trois fois, et reçut avec dédain cet ordre bizarre: il fallut pourtant obéir: elle descendit à la cuisine, et rapporta la brochure en rougissant...*

4- Le siècle des Lumières devient le siècle des romans, contre la montée desquels le Gouvernement s'efforce d'ériger des digues, notamment en les interdisant en 1737. Mais les Lumières sont aussi le temps des classifications, et les romans y échappent d'autant moins qu'ils représentent une part croissante de la production éditoriale, et qu'ils restent un genre littéraire suspect. La systématique de la Bibliothèque royale a été mise en place par Nicolas Clément entre 1673 et 1684: les «romans» constitueront la sous-série Y2 du lettrage, avec une arborescence très développée<sup>91</sup>. Cette organisation (dite, de manière quelque peu abusive, «classification des libraires de Paris») est diffusée notamment par les libraires Debure et Nyon l'Aîné en 1783–1784<sup>92</sup>: les romans, inclus dans leur quatrième section thématique (plus tard la troisième), celle des Belles-Lettres, font l'objet d'un sous-classement

91 *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy. Belles-Lettres. Tome second*, Paris, Imprimerie royale, 1750.

92 Guillaume de BURE, fils aîné, *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière. Première partie. Tome premier [troisième]*, Paris, Guillaume de Bure fils aîné, 1783, 3 vol. Jean-Luc NYON l'Aîné, *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière. Seconde partie. Tome premier [sixième]*, Paris, Nyon l'Aîné, 1784, 6 vol.

détaillé combinant la perspective historique («Origine des romans», etc.), le regroupement par langues et, pour les romans français, la typologie<sup>93</sup> – soit un système clos, dont le plein développement est atteint avec le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* de Jacques-Charles Brunet (1810).

Trois idéaltypes donc, et trois temps successifs, même s'ils se superposent pour partie: celui de la distinction<sup>94</sup>, celui de la «récréation», et celui de la science et de l'identité. Nous avons ouvert cette contribution avec la «Préface» de la *Bibliothèque universelle des romans* de 1775, nous la concluons en illustrant le déplacement du paradigme à travers une nouvelle citation de ce même texte:

*Les hordes sauvages, ainsi que les hommes policés, ont leurs romans: mais c'est chez un peuple actif, noble & industrieux qu'il faut chercher ces fruits heureux de l'imagination; c'est en France sur-tout que les romans deviennent intéressans & utiles pour quiconque veut aller au-delà du but que la frivolité paroît s'être proposé. Ils renferment la branche la plus ancienne, la plus étendue & la plus riche de notre littérature. La lecture [de ces romans], dirigée par la philosophie & embrassant la généralité des fictions, devient l'étude la plus sûre & la plus suivie de l'histoire la plus secrète & la plus fidelle, par les faits qu'elle rassemble & les mystères qu'elle dévoile.*

---

93      Romans de chevalerie, aventures amoureuses (en différentes catégories), «aventures singulières, romans philosophiques et moraux», «romans philosophiques et physiques», «romans moraux, ou histoire des passions», nouvelles, contes moraux, contes de fées, voyages imaginaires et songes, romans mystiques, romans allégoriques, romans comiques, romans satyriques, collections de romans.

94      Non seulement les bibliothèques précieuses font l'objet d'appropriations plus ou moins violentes depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle, mais leur espace aussi se charge de signification, même si l'étude de la pièce ou du meuble de bibliothèque reste jusqu'à aujourd'hui pour l'essentiel à conduire. Les bibliothèques possèdent un mobilier spécifique, en l'espèce des «pupitres» médiévaux, puis des tablettes qui s'imposent au XVI<sup>e</sup> siècle (d'abord à l'Escorial?). Elles se visitent et sont décrites par les voyageurs de qualité (par ex., celle de Georges d'Amboise dans son château de Gaillon), et elles constituent très tôt une pièce ou un ensemble de pièces consacrées de manière permanente à leur fonction pratique, mais aussi à celles du plaisir et de la représentation.

Il resterait à approfondir l'analyse, et à envisager l'«histoire bibliothéconomique et bibliographique» du roman dans une perspective comparatiste: le modèle français paraît se caractériser par l'intégration précoce de la littérature en vernaculaire – dont la fiction – au programme de la monarchie centralisée, mais la discussion doit maintenant s'ouvrir sur les autres expériences et sur les autres chronologies.

## Annexe 1

### Note lexicographique

Selon l'usage, la lexicographie nous aide à cerner l'histoire du concept à travers les déplacements d'acception du syntagme qui le désigne.

La racine est latine: *romanus*, = «romain», «qui est d'origine romaine». Les dérivés, directs ou indirects (par le biais notamment de l'italien, puis du français), se retrouvent dans la majorité des langues occidentales modernes: alld., *Roman*; esp. (castill.), *romance*; flam., *roman*; ital. (toscan), *romanzo*; port., *romance*; russe *роман*, etc.

Le français «roman» (langue d'oïl), dans son acception littéraire (*li romans*) désigne d'abord la langue vernaculaire par opposition au latin. Godefroy cite l'exemple «Moitié roman, moitié latin» (*Renart*, Br. I, 1107), tandis que le *romanceur* est celui qui écrit (copie), rédige, ou vend un texte en «roman»<sup>95</sup>. Dans un second temps, l'acception se précise au sens de «texte en roman», comme en témoigne Joinville: «J'ai mis grant partie des faiz nostre saint roi devant dit (...) qui sont en un romant, les quieux j'ai fait écrire en cet livre». Tobler-Lommatzsch (*Altfranzösisches Wörterbuch*) développe la même filiation avec plus de précisions.

Le dictionnaire de Covarrubias (*El Tesoro de la lengua castellana o española*, 1611) signale que le terme de *romance* dérive toujours du bas-latin *romano*, et mentionne aussi les exemples du toscan et du français. Le dictionnaire étymologique de Corominas (*Diccionario etimológico hispánico*, 1954) signale l'utilisation de l'adjectif *romano* (et de l'adverbe *romance*) pour s'appliquer au fait de parler une langue vernaculaire dérivée

---

95 Nous connaissons, dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Herneis le Romanceur, installé à Paris devant Notre-Dame, où il propose des manuscrits en langue vernaculaire: «Ici faut [s'achève] Code en romanz, et toutes les lois del code i sont. E.X.P.L.I.C.I.T. Herneis le Romanceur le vendi, et qui vouldra avoir autel livre, si viengne à lui, il en aidera bien à conseiller, et de toz autres. Et si meint [demeure] à Paris devant Nostre Dame» (*Code de l'empereur Justinien*, *Universitätsbib.* Giessen, ms 945, colophon au f. 269v°. Le ms porte une mention d'appartenance au duc de Nemours, comte de la Marche, très probablement Jacques d'Armagnac, 1433–1477).

du latin (XIII<sup>e</sup> siècle). L'adverbe est ensuite substantivé pour désigner la langue elle-même, puis les écrits dans cette langue, et notamment ceux issus des anciens poèmes épiques (XV<sup>e</sup> siècle)<sup>96</sup>.

Kluge (*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 20<sup>e</sup> éd., 1967) indique que le mot de «roman» est reçu en allemand à l'époque de la guerre de Trente ans: il s'agit d'abord des «romans» traduits du français ou de l'italien, avant que le transfert ne soit complet et que le terme ne qualifie la nature même du texte désormais rédigé en allemand (fin du XVII<sup>e</sup> siècle).

Dans d'autres cas, la racine est pourtant différente, comme avec l'angl. *novel*, ou avec le hongr. *regény*. Ce dernier terme dérive de *rege*, «légende, mythe, conte oralisé (souvent chanté)» pris par écrit par les philologues dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle (époque de rénovation de la langue hongroise, 1790–1840) et constituant dès lors l'une des traditions littéraires de la collectivité. Le terme a aussi une connotation romantique. Dérivé: adj. *regényes*, «romanesque», «aventureux»<sup>97</sup>.

Les développements lexicaux de «roman» sont très importants en français à partir du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, soit par création de syntagmes spécifiques désignant des concepts que l'on cherche à isoler («roman de mœurs», 1835), soit par création de mots-composés – et dans ce cas, l'effort de définition et de classement porte aussi sur la forme matérielle du roman: on pense par ex. au roman-feuilleton (d'abord appelé «feuilleton-roman», lequel apparaît dans *le Siècle* en 1838, avec *Capitaine Paul*, d'Alexandre Dumas), mais aussi au roman-photo (vers 1950), etc. L'historien du livre aura tendance à considérer que, tout naturellement, l'enrichissement du paradigme répond à l'accroissement de la production elle-même, comme le confirment peu ou prou les sources statistiques.

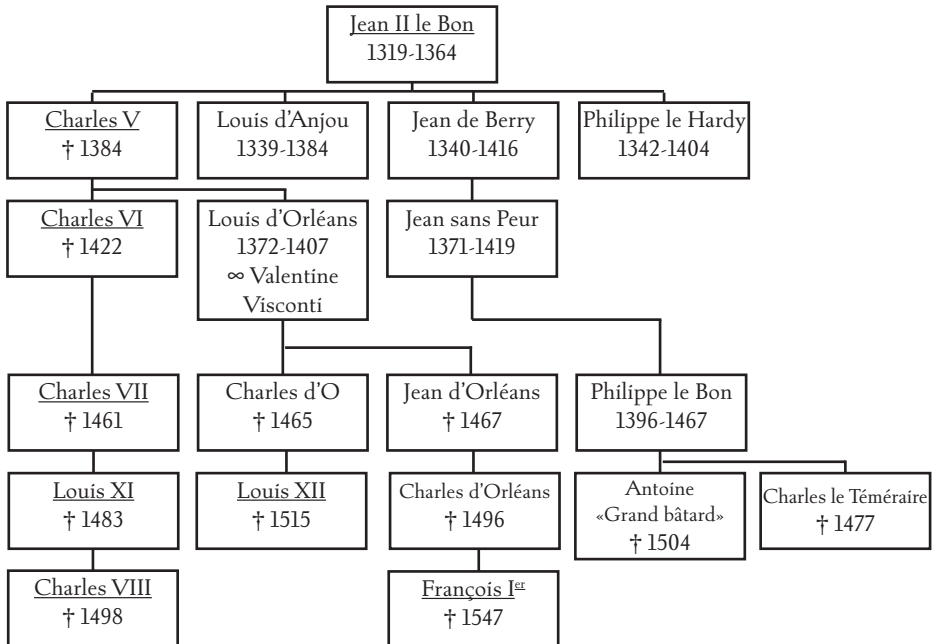
96      Merci à María Luísa LOPEZ VIDRIERO pour ces références et ces précisions.

97      Merci à István MONOK pour ces précisions

## Annexe 2

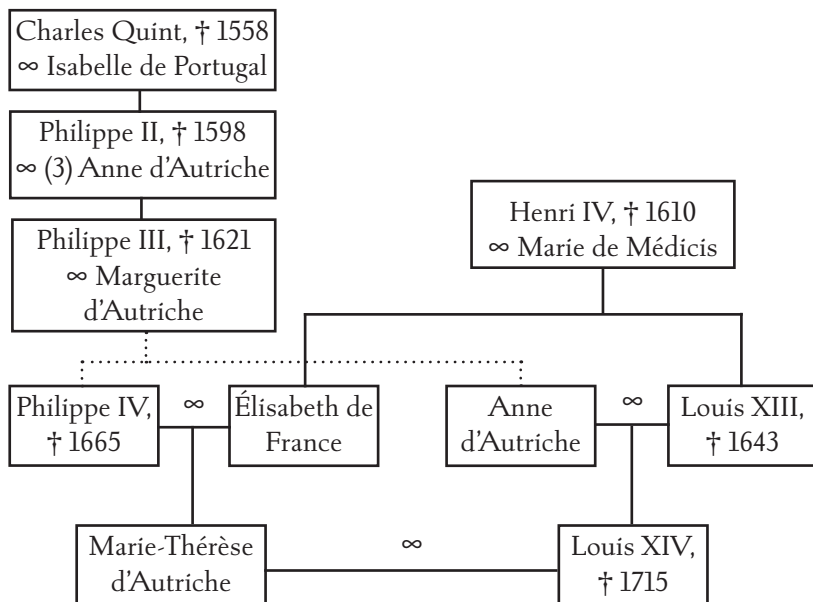
Généalogie simplifiée de la maison royale de France aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>  
siècles

NB: les noms des souverains sont soulignés



### Annexe 3

#### Les «mariages espagnols»



LES BIBLIOTHÈQUES ET L'ÉCONOMIE DES CONNAISSANCES  
BIBLIOTHEKEN UND DIE ÖKONOMIE DES WISSENS  
1450–1850

Colloque international – Internationale Tagung  
9–13 avril/April 2019 Sárospatak (Hongrie/Ungarn)

Édité par  
Frédéric Barbier, István Monok et Andrea Seidler



L'Europe en réseaux  
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa  
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Édité par  
Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell,  
István Monok, Éva Ringh, Martin Svatoš

Volume VIII

École pratique des hautes études, Paris  
École des hautes études en sciences sociales, Paris  
Centre des hautes études, Leipzig  
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest  
Bibliothèque et centre d'information de l'Académie hongroise  
des sciences, Budapest

LES BIBLIOTHÈQUES ET L'ÉCONOMIE DES CONNAISSANCES  
BIBLIOTHEKEN UND DIE ÖKONOMIE DES WISSENS  
1450–1850

Colloque international – Internationale Tagung  
9–13 avril/April 2019 Sárospatak (Hongrie/Ungarn)

Édité par  
Frédéric Barbier, István Monok et Andrea Seidler



Magyar Tudományos Akadémia Könyvtár és Információs Központ  
Budapest  
2020

Mise en page

Viktória Vas

ISBN 978-963-7451-57-7

[DOI 10.36820/SAROSPATAK.2020](https://doi.org/10.36820/SAROSPATAK.2020)

Préface.....	7
--------------	---

István MONOK

Bibliothecae mutantur – Quare, quemadmodum et quid attinet? Transformations de la composition thématique des bibliothèques du Royaume de Hongrie aux XV <sup>e</sup> –XVI <sup>e</sup> siècles....	11
--	----

Marianne CARBONNIER-BURKARD

Les bibliothèques des Églises réformées françaises au XVII <sup>e</sup> siècle....	30
--	----

Max ENGAMMARE

De la bibliothèque de l'Académie de Calvin (1570) a la bibliothèque de l'Académie de Bèze (1612) à travers leur catalogue: Continuités et ruptures jusqu'au troisième catalogue de 1620.....	57
--	----

Róbert OLÁH

Obsolescent Reformed Libraries in the seventeenth and eighteenth Century Carpathian Basin .....	105
--	-----

Ádám HEGYI

Moderner Zeitgeist – veraltete Lesestoffe. Bibliotheken reformierten Pfarrer um die Wende des 18. zum 19. Jahrhunderts im Königreich Ungarn .....	118
---	-----

Petr MAŠEK

Zierotin Library in Velké Losiny in Sixteenth and Seventeenth century.....	136
---	-----

Detlef HABERLAND

Schlesische Bibliotheken Zeichen der intellektuellen Vielfalt einer zentralen Bildungsregion in Europa.....	146
--	-----

Thomas WALLNIG

Sebastian Tengenagel und Johann Seyfried – Österreichische Geschichtsschreibung zwischen Späthumanismus und Gegenreformation.....	162
---	-----

Elisabeth ENGL–Ursula RAUTENBERG Christoph Jacob Trew – Bibliothek und Sammeln in der Gelehrtengeinschaft der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts.....	175
Helwi BLOM Philosophie ou Commerce? L'évolution des systèmes de classement bibliographique dans les catalogues de bibliothèques privées publiés en France au XVIII <sup>e</sup> siècle.....	203
Maria Luísa LÓPEZ-VIDRIERO ABELLÓ Les meubles de la connaissance: façons de devenir sage à prix fixe.....	235
Frédéric BARBIER Distinction, récréation, identité: la trajectoire des « romans » en France sous d'Ancien Régime.....	248
Andrea SEIDLER Die praktische Bedeutung ungarischer Sammlungen und Bibliotheken für führende Gelehrte des Königreichs Ungarn im späten 18. Jahrhundert am Beispiel des Jesuiten Georg Pray (1723–1801).....	287
Olga GRANASZTÓI Se divertir: les enseignements de la bibliothèque d'une femme aristocrate hongroise à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle.....	302
Christophe DIDIER La naissance du théâtre „des boulevards”, ou Comment la banlieue entre en bibliothèque (1780–1830).....	314
Andrea DE PASQUALE La nascita delle riserve di libri antichi in Italia.....	339
Index des noms de personne et de lieu.....	360